

Zeitschrift: Jeunesse et sport : revue d'éducation physique de l'École fédérale de gymnastique et de sport Macolin
Herausgeber: École fédérale de gymnastique et de sport Macolin
Band: 27 (1970)
Heft: 1

Artikel: Le sport, phénomène social II
Autor: Jeannotat, Yves
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-997389>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.05.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le sport, phénomène social II

(voir No 10, octobre 1969).

Yves Jeannotat

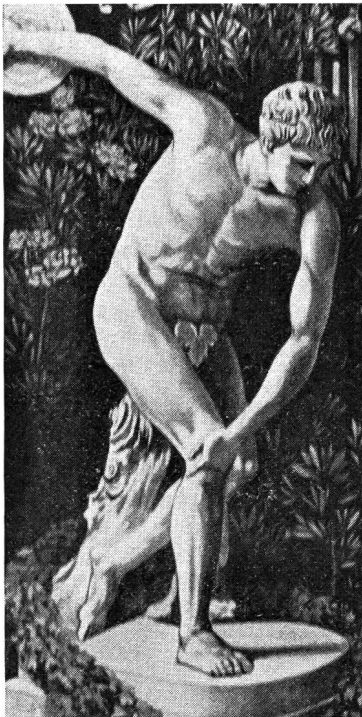
Nous avons étudié et reconnu, dans notre dernier numéro, la nécessité et les avantages que peut procurer à la jeunesse, une bonne formation physique. Après avoir définitivement admis que le sport est lié à l'existence même de la société, il est bon de délimiter notre pensée, afin d'exclure toute confusion. Il est, en effet, difficile de dire avec précision où commence et où finit le sport. C'est pourtant là, une préoccupation essentielle, si l'on veut parler avec une certaine efficacité, des influences réciproques que connaissent ces deux institutions: sport et société.

Le sport est-il une fin ou un moyen ? Quels en sont les mobiles ? dans quelles mesures est-il bon, dans quelles mesures est-il mauvais ? Comment reconnaître en lui



Le sport qui sauve...

ce qui est important ou, au contraire, négligeable ? «Quel est le sport qui tue, quel est le sport qui sauve ?» dirait Jean-François Brisson.



Le corps: médiateur entre l'être, l'espace et le temps.

En fait, le sport n'est immuable que dans son essence même, c'est-à-dire dans ses valeurs morales qui en forment l'aspect le plus important, mais aussi le plus difficile à percevoir, parce que fortement abstrait. Ce que l'on retrouve aussi avec une certaine constance, en étudiant le sport dans son évolution historique, c'est la position fondamentale qu'il donne au corps en tant que médiateur entre l'être, l'espace et le temps et comme rappel de l'expérience vécue, en tant que moyen naturel de rapport avec autrui et comme motif de continuuel dépassement, basé sur la reconnaissance des valeurs établies et sur la gratuité des projets. «Illustration même de la réflexion existentielle» dirait Michel Bouet.

Donc, même si nous tenons à parler, avant tout, du sport en tant que phénomène social de notre temps, nous ne pouvons éviter de remonter quelque peu le cours du temps, afin de pouvoir expliquer, par comparaison, l'évolution des formes et des influences. Nous devons le faire avec d'autant plus de précision qu'il faut toujours se défier du passé pour dépeindre les événements et les temps que nous vivons. Il n'est, hélas ! que trop fréquent que l'on juge une activité d'après les formes qu'elle revêtait en d'autres temps.

Un peu d'Histoire

Aucune hésitation n'est possible: l'Angleterre est à l'origine du développement du sport moderne dans son ensemble. C'est dans ce pays que la pratique tout comme la réglementation de la plupart des activités sportives individuelles et des jeux collectifs ont été mises au point. Les premiers «mouvements» réellement organisés virent le jour au cours du dix-neuvième siècle dans les Public-Schools (Ecoles publiques), puis dans les Universités, avant de s'étendre aux autres couches de la société.

En effet, avant le dix-neuvième siècle, le sport n'était réservé, pratiquement, qu'aux aristocrates, qui y trouvaient le moyen de «passer le temps» et de dépenser de l'argent. Quant à la masse, elle se contentait de parier et de regarder.

Par la suite, les élèves des écoles, par penchant d'imitation et d'identification, se mirent à répéter les gestes



Avant le dix-neuvième siècle, le sport était réservé aux aristocrates. Ils s'en servaient pour «passer le temps et dépenser de l'argent. La masse, elle, se contentait de regarder...

des professionnels. Ils furent ainsi à la base de la démocratisation du sport. «Cependant remarque Michel Bouet, si la sportivité de l'aristocratie et de la bourgeoisie anglaises au dix-neuvième siècle fut, pour le développement du sport moderne, la source même dont il a découlé, il faut constater que les masses laborieuses n'ont été atteintes qu'assez tardivement au cours de ce même siècle, par le mouvement qui faisait entrer les sports dans la structure de la civilisation de l'ère de la science et de la technique, civilisation qui concentre ces mêmes masses dans les grandes villes.»

Wahl, dans une remarquable étude, relève combien frappant était alors le contraste qui opposait la florissante santé dont reluisaient les bénéficiaires du progrès industriel qui pouvaient se consacrer aux sports, à l'état physique du prolétariat, lamentable, miné par des journées de travail comptant fréquemment de 14 à 16 heures, par la pauvreté, l'insalubrité, la maladie. Le «peuple» connut un tel degré de déchéance que le travail de l'ouvrier perdait peu à peu une bonne partie de son efficacité. L'employeur commença alors à s'alarmer sérieusement, en même temps que la classe ouvrière, poussée par l'instinct de conservation, se mettait à lutter pour sa santé.

Il est bien entendu que, dès lors, les intérêts se mirent à diverger, car ceux des travailleurs ne sont pas les mêmes que ceux de la bourgeoisie. Pour celle-ci, le sport n'était, nous l'avons déjà relevé, qu'un moyen de tuer le temps et de combattre l'ennui, mais pour ceux-là, il servait à l'entretien physique proprement dit et à la découverte des satisfactions d'une activité corporelle gratuite, face aux contraintes du labeur quotidien.

Cette évolution s'accomplit surtout entre 1870 et 1890. Elle coïncide avec le succès d'une campagne pour la réduction des heures de travail et l'acquisition du demi-jour de congé, donc, avec une augmentation considérable des heures de loisir.

Les loisirs...

En prononçant le mot de «loisirs», nous évoquons un des problèmes les plus importants du vingtième siècle et qui contribua à modifier considérablement les fondements mêmes de la société.

Notre civilisation a été dénommée «civilisation des loisirs». Or, plus le temps des loisirs se prolonge, plus la pratique du sport est favorisée. Cependant, nous nous heurtons, ici encore, à un nouveau paradoxe, puisque ces générations qui jouissent d'un temps libre une fois, deux fois plus important que celui dont disposaient les précédentes et qui devraient donc se ruier dans les activités ludiques les plus diverses, souvent, en fait, dans la mollesse du confort, dans les vapeurs de l'alcool et des narcotiques, dans l'exploitation... ou le culte de la vedette. C'est que, en même temps qu'ils facilitaient théoriquement la pratique des sports, les loisirs proposaient aussi d'autres attractions aux effets souvent néfastes: cinéma, plage, bars à café, caves louches, télévision, «gangs de toutes sortes». C'est là que se concentrent «les grands rendez-vous de la société d'aujourd'hui».

Hélas! La «réunion sportive» est souvent à mettre au nombre de ceux-ci!

Grands rendez-vous, durant lesquels, entrant dans une sorte d'état second, le «sportif de gradins» se livre à un véritable déchaînement de l'instinct animal, élaborant les plans les plus audacieux de l'intrigue et de l'escroquerie, s'enlisant dans les spéculations les plus fumeuses. Au centre de cette «Foire au Muscle», comme l'appelle mon ami Pierre Naudin, l'athlète, le sportif d'ac-

tion, ahuri, tiraillé, angoissé, se débat pour sauver son «esprit» et sa foi. Mais, un peu plus tôt, un peu plus tard, presque tous les sportifs de compétition se rendent bien compte qu'ils sont l'objet d'enjeux et d'odieux marchés.

Seuls quelques-uns réussissent à s'extraire de ce pernicieux tourbillon. Ce sont les vrais champions: c'est pourquoi ils sont si rares! Si rares à échapper à la «culture de serre mise au point par les grands managers dont les poulains, comme on les appelle en termes vulgaires, ne sont que des marionnettes nécessaires à l'immense industrie qui s'organise autour du spectacle sportif». Certes, on peut penser, avec Mumford, que si 20, 50 ou 100 000 personnes acceptent, semaine après semaine, de se laisser exploiter pour en être réduit à regarder une vingtaine de joueurs se donner du mouvement en se disputant une balle, c'est parce que les villes surpeuplées dans lesquelles ils vivent ne sont pas en mesure de leur fournir les milliers de terrains qui seraient nécessaires à la pratique réelle. Ce qu'il faudrait obtenir de ces millions de spectateurs, c'est qu'ils reconnaissent que ce n'est pas une chance pour eux que de pouvoir s'entasser dans ces espèces d'immenses entonnoirs que sont les stades, mais qu'ils sont, en fait, des condamnés au sport «par délégation».

C'est pour échapper à cette emprise de marchand d'esclaves et à ces manifestations bestiales et dégradantes qui entourent les terrains ou les salles de «jeux de spectacle» que tant de sportifs, prédisposés pourtant par la nature à la pratique d'un sport d'équipe, retournent affolés dans la solitude des grands bois. Il ne s'imaginent d'ailleurs pas toujours la chance qu'est la leur, car ce sont eux qui côtoient le relatif bonheur.

Un jour, Alain — un coureur à pied — vécut une petite aventure qui lui fit comprendre tout le prix de ce qu'il possédait et que personne ne pouvait lui ravir: la liberté, la paix!

C'était un dimanche «sans compétition». Tôt le matin, il avait parcouru, en forêt, quinze «petits» kilomètres, à foulées légères: c'était ce qu'il avait coutume d'appeler son «repos actif». Au retour, un son de cloche, égaré dans la campagne, lui avait arraché une pieuse pensée. Une journée inhabituelle s'ouvrait devant lui comme un grand vide! Qu'allait-il faire?...

D'abord, il pensa à Liane, son amie, qui l'avait quitté, l'autre samedi, après qu'il lui eut souhaité, en pensant à sa course du lendemain, une «bonne nuit», cela, à l'heure où les jeunes filles aiment aller danser. N'en pouvant plus, elle s'était énervée, triste et furieuse tout à la fois: «Non! non! Alain, c'est fini! lui avait-elle dit d'une voix tremblante. Tu cours, tu cours et tu dors! Tu es horrible à voir! Tu sens mauvais et tu empiles les médailles! Moi, je te suis à la trace et j'attends. Tu es là et tu ne me vois pas! J'en peux plus, Alain! C'est fini, va!...» Puis elle était partie. Ses yeux humides étaient plus beaux encore. Alain avait hésité, puis il s'était contenté de hausser les épaules. Quoi qu'il eût dit, elle n'aurait pas compris! La vie devait suivre son cours. Il ne fallait pas contrarier le destin. Mais il se posait, malgré tout, des questions. Pourquoi se trouvait-il si seul alors qu'il se savait être dans la vérité? Pourquoi les gens se complaisaient-ils ainsi dans le crachin des villes alors qu'ils y sont enchaînés tout au long d'une semaine? Pourquoi ne s'échappaient-ils pas, quand l'occasion leur en était offerte: le samedi et le dimanche, par exemple, par milliers, vers le grand air? Les hôpitaux sont pleins et les forêts sont vides!...

Partout, où qu'il regardât, Alain retrouvait la foule en rang serrée, recroquevillée sur elle-même, prête à se marcher sur les pieds, prête à pousser son cri de guerre,

presque toujours furieuse mais sans savoir exactement pourquoi !... Cinéma: une femme nue sur l'affiche: complet ! Pavillon des sports: grande rencontre de boxe: sur l'affiche, un homme en détresse, le visage boursoufflé et maculé de sang: complet ! Caves, bistrot, dancings: affiches: baisse sur les vins, la bière est bonne !...: complet, complet ! Le stade: le match de la saison: complet !... Il faudrait pourtant bien qu'il s'y trouve une petite place. Ce n'était pas tant les joueurs qui l'intéressaient. Il voulait voir la foule, entendre, savoir... Là, ce devait être autrement !...

A la resquille, il avait réussi à se procurer un billet d'entrée. Il eut grand peine à se frayer un passage. Pris dans la cohue, il se sentait plus petit encore qu'il ne l'était en réalité. On poussait dans tous les sens. Il essayait bien de se hausser sur la pointe des pieds: il ne voyait rien ! Un gros monsieur au ventre proéminent, derrière lui, toussa sans retirer son volumineux cigare et Alain reçut des éclaboussures sur le visage.

Brusquement, des cris fusèrent de tous côtés. Il devait se passer quelque chose d'important. Un concurrent aurait-il manqué de «fair play»? Tous ces gens hurlaient, hurlaient en injuriant. La rumeur faisait des vagues par-dessus sa tête. Les gestes devenaient menaçants. On accusait l'aillier, l'arrière et le demi ! Puis on jugea l'arbitre et, immédiatement, il fut condamné à mort. Sortez-le ! Sortez-le !... vociférait la foule.

De plus en plus horrifié, Alain dut bientôt s'accroupir pour éviter les coups que se portaient deux hommes en complet-veston. Déçu, il resta assis sur ses talons. D'en bas, il pouvait contempler tout à son aise ces visages ravagés par la haine et suivre ces gestes désordonnés.



Le sport qui tue...

Il se souvint alors d'une phrase qu'il avait lue il ne savait plus trop où: «Les fourmis... les fourmis se livrent des batailles privées sans se faire de mal, de véritables combats de boxe en gestes simulés et au cours desquels elles montrent tous les symptômes de la joie de vivre.»

Alain fit la comparaison et il se dit en lui-même: «C'est pas à notre avantage !...»

Alors, à grand peine, il s'arracha au marais et s'enfuit en courant...

La masse

Champion, tu es bien seul, bien isolé, et tu le resteras longtemps encore s'il faut en croire les déductions de la

raison qui nous disent que tu es un produit de la masse. Qui disait?: «Elevons le niveau physique de la nation, les champions nous seront donnés par surcroît...» Mais, fait-on ce qu'il faut pour élever ce niveau? Le vrai visage d'une nation n'est pas relevé par l'exploit d'un vainqueur, mais par le comportement général du peuple. Or, la masse est engourdie et indolente et quand elle se réveille, c'est qu'elle est avide de sang...

Il est pourtant bien évident qui nous nous trouvons en face d'un problème d'intérêt public suffisamment «chaud» pour mettre en émoi les autorités responsables. S'en préoccupent-elles vraiment?

Plus la base est large et bien assise, plus le soutien est dense et solide, plus sûrement aussi l'édifice peut s'élaner vers les sommets.

La base, dans le langage sportif, c'est la masse; le sommet, c'est l'élite !

Certains ont voulu faire croire, il n'y a pas si longtemps de cela, que l'éducation sportive du peuple devait ressembler à l'image d'une pyramide renversée.

De ce fait, le champion, loin d'être un produit de la masse, ne devait plus sa valeur, son talent, ses qualités, qu'à un phénomène plus ou moins heureux, fait de chance et de hasard. Les succès de semblables sportifs, vedettes beaucoup plus que champions, sont-ils propres à encourager l'imitation sur une large échelle? Non, sans aucun doute! L'athlète qui jaillit brusquement d'un milieu sportif pour s'accrocher inopinément au niveau de l'élite internationale est un arbre sans racines. Il tient en équilibre jusqu'au jour où un vent un peu violent le bascule irrésistiblement dans l'oubli.

Pour tous ceux que le sort n'a pas servi, il n'a jamais été qu'un motif d'envie. Après quelques tentatives infructueuses pour atteindre des sommets inaccessibles, la plupart se sont vite découragés et s'en sont retournés grossir la masse des non-sportifs ou la foule des spectateurs du stade et de la télévision au lieu de pouvoir se livrer à de sains ébats, aujourd'hui plus que jamais nécessaires au maintien de l'équilibre psychique, moral et physiologique.

Hélas, on peut remarquer, relève encore Michel Bouet, qu'au lieu de procéder à des installations sportives d'utilité vraiment publique, on préfère construire des emplacements, des salles, des piscines, tous destinés aux spectacles de la haute compétition et qui, en dehors d'elle, restent jalousement fermés, comme de véritables temples interdits aux profanes.

Le plan modernisé du Gymnase hellénique que préconisait Pierre de Coubertin est bien loin d'être réalisé !

Par contre, si la masse peut, dans une large proportion, se livrer à ce que l'on appelle vulgairement le «sport de loisir» ou le «sport santé», le champion, après avoir gravi progressivement les degrés de l'idée compétitive, ne s'y trouvera pas en isolé: «...car il sera devenu nécessaire au peuple, écrit Roger Banister, comme quelqu'un qui puisse lui rappeler que le corps et l'esprit peuvent fusionner dans l'accomplissement de grands exploits.»

Au centre de cet immense mouvement en quête d'une vie plus harmonieuse, le champion incarnera l'accomplissement d'un type d'équilibre humain.

C'est bien ce qui manque le plus à la société d'aujourd'hui !